



La crise de personnalisation

Philippe Malrieu

► To cite this version:

Philippe Malrieu. La crise de personnalisation : Ses sources et ses conséquences sociales. Psychologie et Education, 1979, III (3), pp. 1-18. halshs-01214954

HAL Id: halshs-01214954

<https://shs.hal.science/halshs-01214954>

Submitted on 13 Oct 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

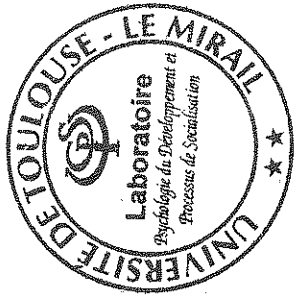
L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

noté cahier Biblio.

LABO PCS

ART. EQ2-M2

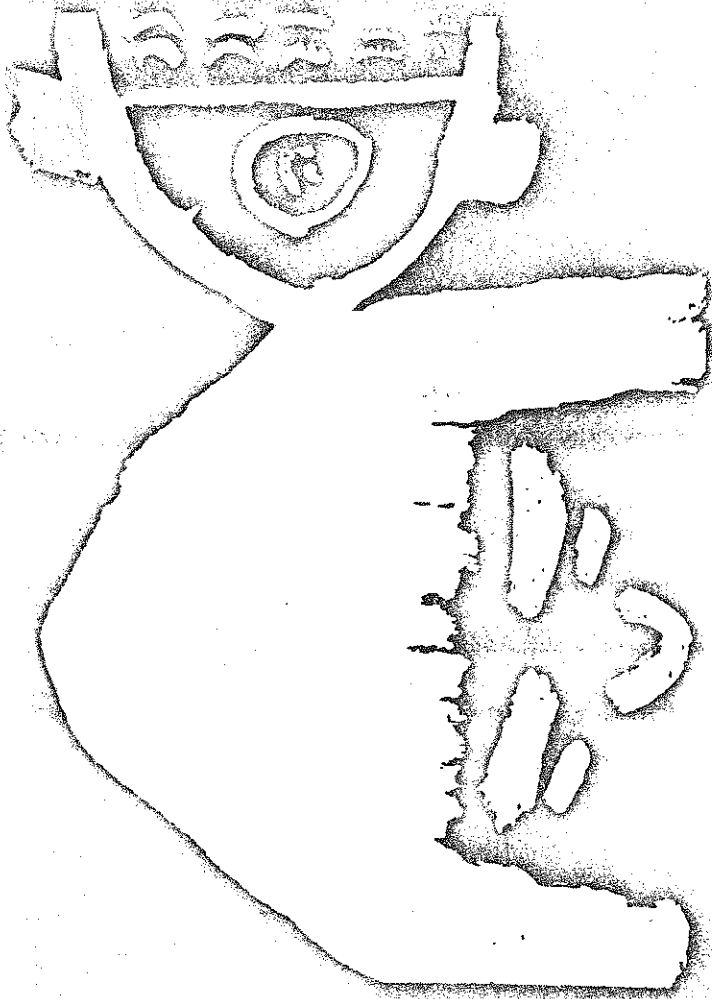
Ph. Valadier



UNIVERSITÉ DE TOULOUSE-LE MIRAIL

ISSN 0151-2157

psychologie et education



REVUE DE RECHERCHES DU LABORATOIRE
ASSOCIÉ AU CNRS N° 259

PERSONNALISATION ET CHANGEMENTS SOCIAUX

LA CRISE DE PERSONNALISATION

Ses sources et ses conséquences sociales

Philippe MALRIEU

L'obligation de prendre en compte «les variables du sujet» dans l'étude des réponses aux stimulations venues de l'organisme et du milieu est unanimement reconnue. Variables de l'organisme, telles que les constituant l'identité et l'histoire individuelle des adaptations, - variables des attitudes élaborées dans les relations interprofessionnelles : ouvrière, infirmité, domination, etc. - variables liées aux acquisitions culturelles, aux représentations sociales, et à la représentation que le moi se donne de lui-même, constituent des déterminants de l'ensemble de nos conduites, sont présentes, selon des modalités diverses, dans chaque type de réactions aux milieux dans la perception, l'imaginaire, la résolution des problèmes, le travail manuel ou les activités sociales.

Elles ne sont pas de même niveau. Les unes inscrites au niveau des postures et de la motricité, agissent à l'insu du sujet. Elles sont dès la première année associées aux relations à autrui, à une introjection des réactions d'autrui dans les divers types d'imitation et de dialogue, qui conduisent l'enfant à l'appropriation de son corps, aux activités intentionnelles, aux oppositions de telle sorte que s'installent les comportements du moi obéissant à la double commande des stimulus externes et de l'attente des réactions d'autrui. On parlera à ce niveau de subjectivation primaire.

A un deuxième niveau les comportements de l'enfant se trouvent régulés, par la médiation des identifications à autrui, par des modèles sociaux émanés des institutions fondamentales de la société : par les techniques d'abord, indispensables à la construction de l'espace humain, par le langage qui en est la représentation, en même temps qu'il contribue à un approfondissement de la subjectivation, par les institutions de sexualité, de hiérarchisation sociale, par les idéologies. D'innombrables conflits surgissent entre ces divers types d'acculturation, comme entre le sujet et les contraintes de socialisation : c'est sous l'égide d'autrui que l'enfant les résout, dans des «activités de personnalité sociale», activités de coordination, d'inhibition, de planification dans le temps, de hiérarchisation, au cours desquelles se développent les activités mémorielles et intellectuelles.

A un troisième niveau, les conflits entre les institutions de la société globale, qui divisaient le sujet (enfant ou adulte) à son insu, parviennent à sa conscience au cours de ses tentatives pour harmoniser les activités qu'il poursuit dans des domaines distincts : travail, famille, culture, vie sociale ... Les régulations caractéristiques de ce niveau passent par l'assimilation critique du ou des systèmes de valeurs offerts par les idéologies en présence ; par les délibérations qui assurent les changements : séparations des premières adhésions, restructuration des attachements anciens ; par les engagements dans une tentative pour inscrire la perspective de vie individuelle dans une vision du monde. On peut ici parler d'activités de personnalisation. Constituées à partir des contradictions que la société recèle et impose à ses membres, elles se développent dans leur plénitude dans des entreprises de restructuration sociale (forcément collectives) pour tenter de surmonter ces contradictions.

C'est à ce troisième niveau que l'on se placera ici, à partir d'exemples pris dans les conduites de travail. L'hypothèse générale serait à deux volets :

- A/ La socialisation, en tant qu'intégration culturelle, est le cadre d'une personnalisation inévitablement conflictuelle.
- B/ Celle-ci est le lieu de cristallisation de la crise sociale, la mise à l'épreuve (en groupe) de la valeur des institutions, le point de départ et l'instrument de leur restructuration.

I - INTÉGRATION CULTURELLE ET CONFLITS DE PERSONNALISATIONS

La socialisation des conduites porte aussi bien sur leurs aspects motivationnels que sur leurs aspects cognitifs et pratiques : ou plutôt sur leurs interrelations.

Dans le travail manuel, l'ouvrier apprend à prélever les signaux utiles à les organiser en chaînes de signification, pour constituer par anticipation les chaînes de réactions les plus économiques. (1) Cette organisation perceptive

.....
(1) Ombredane et Favre. - L'analyse du travail, Paris, 1955.

s'inscrit dans un réseau de prénotions, legs de l'histoire des techniques, acquises au cours de l'enfance : ainsi pour le bricoleur les habitudes cognitives d'horizontalité, de verticalité, de symétrie ... Les motivations de cet apprentissage de l'homotapher sont, elles aussi, le résultat d'une acculturation des désirs : de « gagner sa vie », de la belle ouvrage, de l'amour-propre qui pousse l'ouvrier à faire preuve de compétence devant les autres - par quoi l'être social qu'il est signifie son travail comme une raison d'être de lui-même.

La conduite totale du travailleur - organisation réciproque des informations par les mouvements en fonction de la signification qu'elle prend pour sa personne - est une activité sociale : elle obéit à des contraintes et à des savoirs sociaux - et personnelle : elle permet au sujet de s'affirmer en tant que centre de contrôles et d'initiatives plus ou moins étendus. Elle présente un ensemble de caractères qui débordent largement ceux qu'envisageait l'étude behavioriste du learning ou la psychologie de l'interaction de Lewin.

- 1) Elle consiste en la réorganisation des potentialités biologiques en fonction des modèles sociaux.

Ainsi le travail du maçon exige-t-il la consolidation et l'orientation de processus - prévalence manuelle, coordinations oculo-motrices, ajustements posturo-moteurs, etc. - au sein de cadres imposés par les techniques. Déjà se produit à ce niveau une tension entre les disponibilités du corps, les premières habitudes motrices, et les « habiletés » du métier. On peut dire - premier « postulat » :

A - L'EFFORT POUR SUPPORTER ET SURMONTER CETTE TENSION EST UNE MANIFESTATION DE LA PERSONNE : il ne se conçoit que par l'intervention d'une visée de maîtrise de soi et d'autonomie qui appartient à un domaine des activités autre que celui du travail en tant que coordination d'informations et de mouvements : celui de l'affirmation sociale de soi dans la société économique. La personne est l'activité par laquelle le sujet régule ses comportements dans un domaine de sa vie par la signification qu'il leur accorde dans d'autres domaines.

- 2) Mais à analyser cette tentative de situation sociale de soi du sujet, nous voyons qu'elle repose sur deux processus de nature différente : D'une part le travail du maçon renvoie à un réseau d'institutions présentes. D'autre part il se poursuit dans un réseau de relations interpersonnelles.

a - Des ethnologues (M. Mauss et ses élèves notamment, mais aussi

Lowie, et dans une certaine mesure Lévi-Strauss) ont proposé la notion de fait total, pour marquer que toutes les réactions humaines dépendent de toutes les institutions qui leur sont contemporaines. Ce qui ne signifie pas qu'elles en dépendent toutes selon le même cheminement : l'analyse psycho-sociale doit en chaque cas chercher parmi les institutions celles qui interviennent directement, celles qui le font pas des médiations, celle qui contrecarrent l'influence positive des autres.

Ainsi, le travail «moteur» du maçon dépend de l'état des forces productives, de la finalité de leur mise en oeuvre par leur propriétaire (profit, utilité publique, etc ...) des recherches scientifiques appliquées, de représentations sociales sur la valeur morale du travail du profit, de la santé, de la demande des consommateurs, de la publicité, etc. Mais il ne suffit pas de détecter ce réseau, il faut en définir les filières et calculer le poids de chaque élément dans le résultat final.

b - A côté de (ou plutôt dans) ces conditions sociales du travail, on voit agir les communications du maçon avec un milieu concret de personnes, celles qui ont incité l'adolescent à s'orienter vers ce métier, celles qui l'ont éduqué, celles qui le dirigent, contremaître, camarades, etc. La psychologie sociale des petits groupes a proposé la notion d'influence pour désigner ces relations interpersonnelles concrètes. Il faut voir ce qui se cache derrière ce mot.

Il s'agit d'un complexe de processus de déplacements du sujet sur les positions d'une personne qu'il valorise et d'oppositions soit à d'autres personnes, soit à celle même qui sert de modèle. Déplacements identificatoires et oppositionnels ont commencé dans la vie familiale et scolaire et instauré une attitude d'ambivalence, source d'angoisse ; pour se défaire de celle-ci, le sujet fait intervenir des procédés de contrôle, d'inhibition, d'inventaire et de comparaison (par exemple dans la délibération sur les avantages et les inconvénients du métier de maçon), qui lui sont proposés par les éducateurs, véhicules d'une culture de pensée réfléchie qui a un long passé historique.

La constatation de ces deux ensembles conduit à énoncer trois nouvelles affirmations sur la fonction de la personne :

B - IL Y A DANS LE RÉSEAU DES INSTITUTIONS ACTUELLES DES CONFLITS, DONT UNE FAIBLE PARTIE EST CONSCIENTE CHEZ LE SUJET. Une deuxième manifestation de la personnalisation réside dans la lutte qu'il doit mener pour y voir plus clair dans les conflits de cette société, prendre parti en faveur de l'un des termes ou trouver une autre solution.

L'exemple des migrants est caractéristique à cet égard (on pourrait prendre ceux de l'exode rural, de la conversion, de l'éducation des enfants, etc.). Dans La Mal-Vie (1), le migrant algérien apparaît comme entraîné dans un mode de vie dont il ressent qu'il est aliéné. Sa personnalité première reste attachée, par ses identifications d'enfant, aux modèles familiaux, techniques, religieux qui ont fait de lui un être autonome : sur le fond de cet attachement, il éprouve les servitudes de sa vie prolétaire. Et pourtant il est fier de vivre en France, «le pays civilisé» (p. 220) ; attachement facilité par l'identification à son père, qui y fut ouvrier, à son grand-père «qui était à Verdun». Aussi est-il divisé : «de sur un homme coupé en deux», «la mémoire est partie de l'autre côté de la Méditerranée».

L'acte de personne consiste à cultiver cette division, à se culpabiliser de ne pas dire la prière, d'être infidèle à sa femme, à sa langue ... Et sur cette base à chercher des raisons de son aliénation : «Les Français, ils n'ont rien fait pour nous, ils nous ont pas instruits» (220) ; son pays est pauvre : il doit s'industrialiser. Recherche qui s'arrête en chemin : ses comportements au cours d'un congé en Algérie témoignent de sa lassitude à l'égard de la culture traditionnelle arabe, et l'une des raisons de son ambivalence doit se trouver dans une révolte contre elle ; mais il la reboule, et continue à proclamer la valeur de traditions qui lui pèsent.

Ces actes de personne sont et ne sont pas actes de l'individu. Ils reposent, certes, sur l'expérience affective de l'aliénation et sur l'angoisse des engagements ambigus, mais ils ne se développent que dans les dialogues avec les autres : ils ont besoin de la parole pour être objectives, de la confrontation des expériences, de l'analyse des idéologies concurrentes. Ce sont des actes pour une part collectifs.

La personne est de ce point de vue l'ensemble des activités de confrontation et d'évaluation des conduites effectuées dans le cadre des institutions, de prise de conscience de leurs antagonismes, de la division du sujet, d'investigation des origines de celle-ci dans les structures conflictuelles des ins-

(1) D. KARLIN, TONY LAINÉ - La Mal-Vie, édit. sociales, 1978.

tutions. Mais elle est aussi l'ensemble des activités par lesquelles le sujet se masque à lui-même ces divisions, en recourant à des attachements, identifications, croyances et points de vue idéologiques constitués dans son passé ou en formation dans son présent. La personne est alors l'opération de fausse unification, recouvrant le clivage de soi, qui va en fait approfondir les problèmes.

C - LES RELATIONS INTERPERSONNELLES D'IDENTIFICATION OU D'OPPOSITION POSENT AU SUJET LES MEMES PROBLÈMES QUE LES INSTITUTIONS. Mais elles l'engagent dans des comportements de type affectif plus prononcé. Elles sont tissées d'émotions, de désirs, de sentiments : elles accèdent rarement à un niveau de conscience réfléchi, aux analyses classificatoires (du type des caractérogénies) ou déterministes (du type psycho-social) qui se rencontrent dans les évaluations idéologiques des institutions. Mais il s'agit encore, soit de trouver grâce à un modèle les procédés utilisables dans la résolution d'un conflit, soit de se préparer de lui dans des réactions d'opposition qui assurent singularité et originalité (du moins sur le plan subjectif).

La personne est alors la stratification des attitudes élaborées par le sujet au cours de l'histoire de ses « échanges de place » avec les autres. Histoire qui dépend des Autres autant que du sujet, et qui développe, de façon singulière pour chacun, des activités complémentaires d'ouverture et de fermeture à autrui. Notamment :

- l'attente, dépendance, exigence des gratifications et de la présence d'autrui ; l'anxiété ou l'angoisse de la perte d'autrui ; la colère, l'hostilité, le ressentiment à l'égard d'un autrui qui tour à tour gratifie, aide, exalte le sujet, et le punit, l'abandonne, le réprime ... ; la passion identificatoire pour l'autre capable d'offrir au sujet une perspective de libération de ses conflits, de dépassement ; la passion de rejet à l'égard de celui qui déçoit ces attentes de libération.

Ces attitudes se construisent dès les premières années, mais leur complexe varie d'un milieu à l'autre pour un même sujet : un enfant dépendant à l'égard de sa mère ne le sera pas dans un milieu de pairs où il trouve les moyens de se délivrer de l'attitude de soumission constituée dans sa famille, ou inversement. Dans cette construction interviennent les structures physiologiques : on ne peut cependant pas affirmer qu'elles décident

de l'orientation fondamentale du sujet.

D - La personne enfin peut être définie par l'ensemble des activités par lesquelles le sujet met en relation sa situation dans le réseau des institutions et celle qu'il occupe vis-à-vis des autres, celle du socius et celle de l'alter-ego.

Ainsi les relations à la famille-identifications ou oppositions - ouvrent-elles la voie à des prises de position idéologiques sur la valeur des institutions : un jeune paysan quitte sa ferme natale et entre, ouvrier agricole, dans un GAEC (Lapeyrie et Baubion) (1), parce qu'il ne pouvait supporter la tutelle de son père ; un autre refuse toute forme de coopération par identification impossible à un père négociant (Lannan) ... En sens inverse, est-il nécessaire de signaler que les rapports d'amitié, les mariages se nouent souvent sur le fondement de la situation socio-culturelle des partenaires, des croyances et des idéologies qui leur sont communes ? C'est qu'il y va, dans ces relations, d'autre chose encore que d'une rencontre de deux sujets ; d'un engagement de création sociale.

Cette interstructuration dans la personne du socius et de l'alter-ego peut se comprendre si on voit comment les relations inter-personnelles sont enracinées dans les structures institutionnelles. Ce point, (qu'à notre avis la psychanalyse dans son ensemble méconnaît profondément) résulte du fait que dès sa première année un « appel de culture » s'exerce sur l'enfant, émanant des conquêtes et des problèmes de la société globale. On peut caractériser la condition de l'enfant comme une fascination par les pouvoirs de toutes sortes que l'adulte exerce sur lui, pouvoirs qu'en fait il détient de sa participation aux institutions : fascination à l'égard des objets, presque tous

(1) Remarques sur la notion de représentation sociale. *Psychologie et éducation*, 1977, n. 3, p. 37-56.

fabriqués, et pour ceux qui ne le sont pas - terre, eau, air, ciel - signifiés dans une civilisation dont l'enfant apprend à découvrir l'histoire : fascination à l'égard de la langue, de la culture, de la vie sexuelle, à l'égard des forces mécaniques, des savoirs-pouvoirs, des luttes historiques : le désir de dépasser, le nœud-achèvement ne sont pas dûs seulement aux relations affectives avec les personnes, mais aussi au fait que ces personnes sont les pré-sentatrices de cette culture polymorphe à conquérir.

Mais l'entrée de l'enfant en cette culture ne s'effectue pas sans une série d'échecs - ainsi au plan du langage, des adresses corporelles, des savoirs- qui la lui rendent difficile d'accès. Il est incapable d'en saisir les fondements, et pourtant, comme l'indiquent les pourquoi de 3 ans, il veut les connaître : d'où ses frictions, réponses métaphysiques à des questions informulées, lieu de la construction du projet de soi.

La psychologie génétique de la personne ne peut pas s'accomplir sans s'interroger sur l'interstructuration des relations aux autres et des relations aux institutions.

Ainsi la socialisation des conduites, loin d'être leur façonnement par les institutions, dans des apprentissages dominés par la loi de l'effet selon un processus de type cybernétique, passe par des activités de personne dont le caractère à plusieurs égards ambigu exempte les conduites humaines du mécanisme sans les soustraire aux déterminismes, et en permettant des crises rend possible le progrès :

- ambiguïté dans la relation des potentialités biologiques et des normes sociales : il y a dans le corps des structures, des pulsions qui permettent le dépassement des conduites « normales », dans un effort qui tire son origine et sa signification de son apport dans des domaines extérieurs à celui où il s'exerce ; ainsi l'effort du travailleur se signifie de la valeur qu'il a pour les générations à venir ;

- ambiguïté du sujet divisé dans ses relations aux multiples institutions qui partagent son temps de vie entre des sous-cultures multiples, ou dont certaines absorbent la quasi-totalité de ses forces et de son temps - tel l'ouvrier dans son entreprise ; et masquage des sources de la division, des moyens d'y remédier, par cette absorption asservissante.

- ambiguïté dans les relations aux autres, dont les actes et les paroles sont difficiles à interpréter, contradictoires, les intentions cachées. En présence

de ces « réjets » toujours autres qu'ils n'apparaissent, le sujet interiorise cette ambiguïté, en joue, non seulement devant les autres, mais aussi devant lui-même, angoissé sur ce qu'il est ;

- ambiguïté aussi dans les relations aux individus, toujours à la fois socii, énonciateurs de normes, porte-parole des institutions, et personnes, susceptibles de sympathie et de sentiments : relations constitutives de l'image idéologique de l'homme et de soi.

Cette structure d'ambiguïtés est une condition du changement social.

II - LA PERSONNALISATION COMME LIEU DE LA CRISE SOCIALE ET FACTEUR DU CHANGEMENT SOCIAL

Le groupe interstructuration du Laboratoire a relevé le rôle joué par les rapports à autrui dans le changement social. (1) C'est que ces rapports révèlent aux sujets l'ambiguïté de leur identité respective, et ses sources dans les régulations institutionnelles.

Supposons qu'on puisse définir dans la société globale un état d'équilibre. Il semble exiger trois type de régulations :

1) - Entre les institutions (économiques, politiques, culturelles, etc...) à chacune d'elles est affecté un domaine, et les relations entre elles sont l'objet de lois ou de prescriptions ;

2) - Entre les individus et les institutions, par la définition de leurs droits et devoirs réciproques ;

3) - Une régulation idéologique ayant pour fonction de justifier lois, prescriptions, code des droits et des devoirs en leur conférant une signification, soit dans une conception métaphysique (comme dans les grands systèmes religieux), soit dans une spéculation historique sur les progrès de l'humanité.

On posera l'hypothèse que le changement dans ces régulations

.....
(1) Rapports sociaux, rapports interpersonnels, rapports à autrui (*Homme* 1979, p. 61-79).

passer par le fait qu'elles sont mises à l'épreuve par les sujets, et qu'elles ne peuvent l'être que par le jeu des ambiguïtés des conduites au niveau de la personne.

On prendra comme exemple, l'ambiguïté de la personnalisation ouvrière pour montrer par quels processus psychologiques les contradictions qui sont en elle exigent pour être résolues des régulations sociales nouvelles. Il n'est pas nécessaire de rappeler les caractéristiques du travail moderne : même pour l'ouvrier professionnel, il est dépendant des cadres, morcelé ou émietté chez l'O.S., sans planification personnelle, pénible, socialement infériorisé... On n'évoquera pas davantage les régulations sociales qui commandent cette structure ; recherche du rendement, droit du possesseur de capitaux d'utiliser la force de travail des autres à son profit, organisation de l'économie pour conserver ce droit, et le pouvoir du chef d'entreprise... L'entreprise est le lieu d'une double dépersonnalisation :

1) - Elle enlève au travail ce qui a fait de lui au cours des siècles le creuset de la construction de fonctions psychologiques essentielles comme : éducation de sens et de la motricité, élaboration critique du projet (en coopération), recherche et fabrication des moyens, engagement de l'individu, sentiment de responsabilité, jouissance personnelle de l'œuvre. Il y a dans le travail ouvrier (et celui de la plupart des employés, des cadres, etc.) l'aliénation de grandes conquêtes psychologiques de l'humanité ;

2) - Elle prive le travail de la possibilité, offerte par les sciences et techniques modernes, d'en finir avec ce qui est la tare du travail au cours de l'histoire, et qui s'exagère aujourd'hui : la division entre tâches manuelles et intellectuelles. Le partage de l'instruction, les acquis psychologiques sur la création en groupe, devraient permettre à chaque travailleur de participer tout à tour à la planification et à l'exécution collective, de critiquer, d'inventer, de réaliser : il n'est en rien.

Cette double aliénation du travail ne peut pas être pleinement expliquée si on ne la situe pas dans les autres aliénations des sociétés contemporaines : sur le plan social - possibilité pour qui a de l'argent de vivre du travail des autres ; sur le plan politique - confiscation de la direction des organisations par les possédants économiques ; sur le plan idéologique - valorisation de l'argent et de l'avoir...

Cette aliénation est la manifestation des résistances que rencontre l'idéologie de liberté qui se développe depuis la Renaissance : il y a une contradiction entre l'esclavage de l'ouvrier au travail et les droits de l'entité humaine : droits à disposer de son corps - le travailleur obéit dans son geste à un programme qu'il n'élabore pas ; droit de penser - l'ingénieur le lui enlève ; droit de s'exprimer - on ne l'écoute pas ; égalité - il faut qu'il se sache subordonné, dans son acte, son salaire, et sa vie toute entière : l'ouvrier est esclave, et il est libre (de quitter son travail...).

Cette contradiction structurelle, agissant sur la personne telle qu'elle s'élabore dans les activités de socialisation, va provoquer en elle une crise de personnalisation, d'où le sujet va essayer de se délivrer par des projets et des actions de changement social. Projets et actions qui se situent à des niveaux divers, en fonction des types de personnalisation des sujets en présence.

La crise de personnalisation est due au décalage entre les attentes du jeune ouvrier concernant sa libération des tutelles familiales et scolaires, et la réalité du métier, la dépendance de tous les instants qu'il entraîne. Dans une enquête déjà ancienne d'A. Andrieux et J. Lignon (1), mais toujours valable, (2) cette désillusion s'exprime sur deux plans. « Dans la boîte, on n'apprend plus rien, la vie est finie » (p. 53) - si la vie est progression, comme l'enseignement, l'apprentissage, les sports, les rapports à autrui, ont pu le révéler, alors la vie de travail n'est plus la vie. Et d'autre part : « On ne s'irrite pas d'avoir à se conformer à des ordres quand ils sont justes, mais d'être toujours subordonné » - la dépendance est ce qui déplaît le plus dans l'entreprise, à 42 ouvriers sur 58 interrogés. Jeune, l'ouvrier, sur le fondement d'identification et d'oppositions liées à ses expériences, constitue un idéal d'autonomie de vie adulte (3) : la situation sociale de travail, com-

(1) *L'ouvrier d'aujourd'hui*, Paris, M. Rivière, 1960 (O. d'A.).

(2) Cf. par exemple, D. MOLHE, Les O.S., Paris, Cerf, 1972, M.R. PINEAU, Les O.S., Paris, éd. sociales, 1973.

(3) J. BURSTIN, L'évolution psycho-sociale de 10 à 13 ans, Neuchâtel, Delachaux, 1959.

mentée et éclairée dans les entretiens avec les camarades par l'idéologie spontanée de l'impuissance ouvrière, le ravaie au rang d'illusion. Ce sentiment de dévalorisation est accentué par les comparaisons entre professions : 47 ouvriers sur 49 trouvent « l'ouvrier défavorisé par rapport aux autres, mise à part la question du gain » (O. d'A. p. 87), dont 80% parce qu'il est moins bien considéré.

Le mouvement de personnalisation de l'ouvrier, pourrait-on avancer à titre d'hypothèse, s'est accompli dans une « identification combattue » à un père généralement ouvrier ou employé, dans un désir de libération à l'égard d'une vie scolaire parfois peu gratifiante, d'autres fois interrompue par les difficultés financières de la famille, dans un désir d'affirmation de soi dans la production d'une oeuvre. Mouvement d'autonomisation (vis à vis des parents), de réalisation de ses possibilités dans la visée d'un but, de singularisation par l'excellence du travail : on y retrouve les caractères de la personne des temps modernes (1). Ce mouvement se brise aux impératifs du rendement - profit - lutte des classes.

Comment cette crise de personnalisation peut-elle déboucher sur des changements sociaux ? Ici interviennent les processus de la personnalisation indiqués dans la première partie.

A la question posée par Andrieux et Lignon : « Avez-vous des projets d'avenir ? », les ouvriers répondent, les uns qu'ils n'en ont pas, d'autres qu'ils recherchent un métier qui leur assure l'indépendance, d'autres enfin qu'ils visent une transformation de la société.

La résignation (« L'horizon est bien fermé et la chaîne est solide, on ne s'évade pas facilement de l'usine »), quasiment celle de l'esclave, sensible liée, d'après les réponses, à l'absence d'intérêt pour des activités extérieures au travail, sportives, sociales, ou culturelles (119). Non seulement la vie de travail devient insignifiante par sa monotonie, mais la vie tout court devient « décevante ». Dès lors que le travail ne peut plus apparaître comme le moyen de satisfaire des activités hors travail et de se lier d'amitié, il perd sa fonction de valorisation, il est désigné parce qu'il n'y a plus de projet ou il puisse intervenir comme un facteur de libération. On remarque, chez un de ces sujets, le rôle d'une aspiration déçue : il a fait de grands efforts pour devenir indépendant dans l'artisanat, il a échoué, il n'a plus d'espoir.

(1) Cf. *Problèmes de la personne*. Ed. I. MEYERSON, Paris, Mouton, Notamment J.D. REYNAUD. La personne et l'évolution de la société industrielle.

Pour que cède la résignation, il faudra la rencontre d'alter-ego, de camarades dynamiques, attachés à une idéologie qui démonte les rouages de l'échec ouvrier, qui dénonce les institutions responsables et crois possible de les remplacer par d'autres. Ces ouvriers, qu'Andrieux et Lignon appellent « résistants », se caractérisent dans leurs réponses comme à la fois « croyants » et curieux : ils croient en la nécessité de mettre fin au capitalisme, et ils s'interrogent sur les mécanismes qui lui permettent de fonctionner, avides de lectures sociales autant que d'action militante. Leur personnalisation résiste à la déception de la vie de travail en faisant de celle-ci le moyen d'une oeuvre extra-économique : le lieu d'une lutte pour éclairer les ouvriers sur les conditions de leur esclavage, leur faire désirer d'améliorer leurs conditions de travail et de vie, de supprimer les structures sources du désespoir ; ce qui entretient leur désir de lutte, leur combativité, c'est, au niveau des relations à autrui, leur intensité et les conflits qui les traversent, au niveau social leur sentiment de responsabilité de socius, au niveau cognitif le désir de comprendre les déterminismes des événements au lieu de les subir, et une idéologie de progrès préexistante.

Entre les résignés et les résistants, les évadionnistes : soit qu'il cherchent dans une profession « indépendante » à se libérer de leur subordination, soit qu'ils considèrent leur métier comme un mal inévitable, auquel ils trouvent des compensations dans le sport, la culture, la vie de famille, la promotion sociale de leurs enfants... La personnalisation s'accomplit par la signification du métier comme un moyen d'accès à autre chose : comme pour les « résistants », mais pour ceux-ci la vie de métier reste intéressante, parce qu'elle est le terrain où il est possible d'accroître la conscience de la crise sociale : alors que pour les évadionnistes elle est marquée d'un signe négatif. Ce qui caractérise la personnalisation de ces derniers, c'est qu'elle opère un déplacement de la vie ouvrière sur des modèles fournis par la société qui entretient l'aliénation du travail en tant que tel.

La crise de personnalisation, née de la déception du jeune ouvrier, de la conscience plus ou moins claire qu'il prend du gâchis de ses potentialités, prend donc des formes différentes en fonction de l'ouverture du sujet à des représentations sociales, liées aux idéologies en lutte dans sa société. Si on se demande pourquoi un ouvrier devient évadionniste et un autre résistant, il faut chercher la réponse dans l'histoire de leurs rapports à autrui (identification et oppositions), dans celle de leur participation plus ou moins intense aux groupes qui les valorisent en leur donnant l'occasion de manifester leurs talents - pour l'un ce sera une chorale, pour l'autre une section syndicale ou politique... L'idéologie - conservatrice, réformiste, révo-

volutionnaire - passe par le canal des dialogues, des admirations, des ressentiments qui se développent dans cette vie de groupe : puis elle se cristallise en quasi-théories, qui lui confèrent une relative autonomie par rapport au groupe qui l'a d'abord introduite en l'individu : il en fait sa vérité (1).

Comment la crise de personnalisation ainsi informée par l'idéologie peut-elle intervenir dans la transformation des règles qui régissent les rapports entre institutions et le rapport à celles-ci des individus ?

Evoquons seulement le cas où le patronat et ses agents prennent conscience du mal ouvrier et des aspirations dont il témoigne : « Davantage de vie personnelle, désir de considération, espoir de progression, de changement dans la vie » (2). Les solutions proposées consistent en des aménagements qui prennent en compte :

a - la gêne provoquée par la monotonie, d'où la réintroduction d'une petite-activité combinatoire ; b - la passivité, d'où la D.P.O. direction par intégration et autocontrôle ; c - le sentiment de robotisation, d'où l'enrichissement des tâches, la rotation dans le travail ; d - la dépendance, d'où la « démocratie industrielle », où les groupes de travail élisent un comité d'ouvriers chargé des relations avec la direction ; e - le sentiment d'infériorité économique, d'où la participation aux bénéfices, l'octroi d'actions ; f - le ressentiment contre l'usine, d'où les clubs, ateliers culturels

Toutes solutions qui tendent à faire adhérer les ouvriers à l'idéologie patronale : l'entreprise est l'instrument du développement de la personne ; le profit maximum est un de ses buts essentiels ; le rôle du chef en est le ressort : il peut être délégué, il ne peut être cédé. Plus tôt les ouvriers,

- (1) Claude DURAND. *C conscience ouvrière et action syndicale* (Université de Lille III, 1972) montre la diversification de cette action en fonction de la nature de l'idéologie des ouvriers.
- (2) Document du CNPF de 1971, cité par M.R. PINEAU. *Les O.S.* p. 111). On pourrait naturellement trouver dans les idéologies révolutionnaires des projets plus authentiques de transformations sociales.

dès leur enfance, auront été acquis à cette idéologie, et plus il y a de chances qu'ils la choisissent dans leur vie de travail. Mais ces solutions indiquent aussi que le patronat reconnaît la puissance de l'idéologie « de libération », et c'est elle qui en définitive lui suggère les réformes du travail qu'il met en place.

C'est qu'en effet la crise de personnalisation, non seulement chez les ouvriers mais chez tous les travailleurs, est dès le 18ème siècle le fondement, en liaison avec le développement des lumières et l'avènement d'une philosophie de l'histoire, de l'idéologie de la liberté, du droit de l'ère de raison à critiquer, décider et choisir dans une délibération en groupe. Du plan politique où s'installe le Contrat Social elle passe au plan culturel avec la revendication à l'instruction obligatoire, au plan économique avec les théories socialistes. Elle imprègne le discours et les pratiques de ceux qui en sont les adversaires résolus, conservateurs ou fascistes. C'est qu'elle est la réponse inéluctable à l'aliénation moderne, telle que la façonne la tradition historique entre les conquêtes scientifiques et techniques et leur détournement par les possédants.

Si l'idéologie est le point de jonction entre la crise de personnalisation et la restructuration sociale, la tâche du psychologue est d'étudier, en amont, comment elle se constitue dans un travail de structuration des conduites, des fonctions ; en aval, comment elle intervient dans la critique des institutions et des règles qu'elles imposent aux individus. Examinons succinctement ce double mouvement.

1. - En amont -, l'idéologie apparaît comme un imaginaire collectif, qui s'élabore à partir des imaginaires individuels, ou plutôt en inter-structuration avec eux.

L'imaginaire individuel apparaît chez l'enfant, dès la 2ème année, à partir de son déplacement sur la position des autres, tels que les suscitent le désir de surmonter ses insuffisances en échangeant ses rôles avec l'adulte ou l'aîné. Ce déplacement obéit à un déterminisme complexe ; il dépend :

- a - de la croissance motrice et cognitive de l'enfant, qui lui permet de désirer l'accomplissement des rôles sociaux assumés par ses proches ;
- b - de son attachement à des personnes, et de son opposition à elles : ambivalence surmontée en se mettant à leur place ;
- c - à partir de 4 ans, de la représentation de plus en plus différenciée qu'il acquiert de son histoire passée et future ;
- d - à cet âge également de son accès à la mythologie de la culture : entendons par là la juxtaposition de thèmes culturels organisés

en couples, de valeurs éparées qu'il devra réunir : animal/Homme/Chef/Dieu -jeu/travail - Homme/Femme - Guerre-Paix etc ...

La fonction de cet imaginaire est d'assurer au sujet, menacé par sa condition d'infériorité, qu'il peut atteindre l'autonomie que lui font désirer, à la fois la croissance de ses pouvoirs, son identification à des êtres jugés autonomes, sa rébellion contrariée contre eux.

L'imaginaire individuel est donc socialisé dès son origine. Mais il est l'objet d'une resocialisation incessante, à mesure que l'enfant et l'adolescent sont amenés à prendre conscience que les personnalisations dont il offre la perspective sont illusoire, sans prise sur le réel. Il y a une activité de désillusionnement permanente, grâce aux transformations intellectuelles permises par l'accès du sujet aux méthodes scientifiques, et aux transformations de rôle social introduites par l'intégration aux institutions. On ne peut pas en effet comprendre la migration de l'imaginaire de l'individu vers le collectif, de la rêverie vers l'idéologie, si on ne prend pas en compte les progrès cognitifs et sociaux du sujet ; mais ces progrès ne seront intégralement compris que s'ils sont situés par rapport au mouvement de « l'imaginaire de soi » : de soi social, ce qui propose une psychologie sociale de l'intelligence, de la mémoire ...

L'idéologie se construit dans le prolongement de ce dernier. Elle a son premier fondement dans la mythologie de la culture, c'est-à-dire dans les réponses que l'humanité a essayé de donner aux questions que posent les couples plus haut énumérés (entre autres) : quel est le rapport de l'homme à l'animal (totems, etc ...) ? - de l'homme à la femme ? - de la nature au chasseur, cultivateur ? - du vivant au mort ? - du perçu au rêvé ? de l'homme à son double, à son dieu ? Mais les progrès des techniques et des sciences ont obligé à corriger les mythes : les philosophes en ont opéré l'épuration rationnelle ; elles constituent le deuxième fondement de l'idéologie, qui les affadit en estompant leurs arêtes, dans un travail syncretique. Un troisième fondement s'en trouve dans les pratiques sociales : Mythologie et Philosophie, l'idéologie traite des problèmes de l'action du sujet, de ce qu'il peut et doit faire à l'égard de la nature, de Dieu, de la société des vivants, de celle des morts ... Or cette action - toujours sociale - change en fonction des techniques et des savoirs, et en elle se profilent des visions nouvelles du sujet : « Homme/Maître et possesseur de la nature » ; pilote en son navire ; Moi qui n'est pas maître en sa propre maison, Homme qui a son acte de naissance dans l'histoire, etc. Toute idéologie dépend de la perception, claire ou confuse, des apports de l'action sociale au dépassement des contradictions dans lesquelles l'homme est plongé.

L'idéologie est, par ses sources, la représentation hétérogène, contradictoire, d'un tel idéal de sujet pour surmonter ses angoisses ; discutée élaborée en groupe selon des mécanismes de défense partiellement (provisoirement) inconscients, ancrée dans l'imaginaire de la subjectivation enfantine, elle est l'imaginaire des adultes, à la fois alimenté par leurs actions sociales et origine (une des origines) de leur réorientation dans un essai de totalisation de valeurs éparées.

2 - En aval, tout changement social provient de la conjonction de besoins sociaux, de l'idéologie qui les informe, de la connaissance de la situation (du fonctionnement de l'institution, de ses points faibles, des représentations des individus et des groupes), et naturellement de la force du groupe novateur. L'idéologie n'est qu'une des conditions du changement, mais une condition nécessaire : elle présente le changement dans les règles et les normes comme indispensable à l'avènement d'un sujet libéré des entraves que ces règles et ces normes constituent pour les potentialités qu'il pourrait réaliser, libéré de contradictions comme celle de la condition d'être libre/esclave qui est celle des travailleurs modernes. Son action, conjointe à celle des savoirs, est donc de créer des désirs collectifs à partir de besoins mal définis, pour les orienter vers la constitution de groupes décidés à réformer les institutions.

CONCLUSIONS -

Souvent la psychologie sociale, influencée par le sociologisme, étudie par la méthode comparative les correspondances qui existent entre structures sociales et conduites et attitudes individuelles, pour en conclure à la détermination de celles-ci par celles-là. Souvent aussi, prenant pour point de départ les recherches psychologiques sur un sujet coupé de sa culture, la psychologie sociale prend pour objet les interrelations entre individus. La perspective présentée ici est différente : elle voudrait indiquer qu'assurément - contre l'orientation individualiste - il est impossible de comprendre la genèse des conduites, des fonctions, de la personnalité et de la personne, si on ne considère pas ses déterminants sociaux. Mais qu'il n'est pas possible non plus de comprendre le devenir des institutions si on ne prend pas en compte les crises de la personne. Cette circularité peut être saisie à partir de l'hypothèse que la société globale est, de par sa structure de diversification et de conflits entre les institutions qui sont en elle, plus « vaste » que le sujet, et inassumable par lui ; mais aussi que le sujet, en tant que personne, facteur de signification, de division, de masquage, de hiérarchisation des valeurs, de par sa situation entre institutions et alter-ego, est

en un sens plus « vaste » que la société qui le contient, mais qui ne peut l'assumer intégralement.

Cette hypothèse n'est plus paradoxale si on considère, comme nous l'avons esquissé sur l'exemple du travail, que la société assurément, présente à l'individu la possibilité d'effectuer les divers apprentissages culturels qui lui permettent de donner à chacune de ses conduites une signification par son rôle dans toutes les autres (à la technique par la science et l'art, à la science par la technique et la vie sociale, à celle-ci par la culture et la technique, etc...), en un réseau diversifié selon les circonstances : la société tente, pour le sujet, une certaine unification des sub-cultures qu'elle lui offre. Mais c'est la fonction de l'expérience individuelle de mettre à l'épreuve cette tentative d'unification, et d'en manifester les ratés, les contradictions internes, d'en chercher les origines, d'y proposer des corrections.

Plus précisément : à l'intérieur de l'acculturation, il n'y a que les sujets qui puissent, lorsqu'ils sont invités par la société à signifier leur travail par le bien-être, les loisirs, l'avenir de leurs enfants, saisir qu'ils sont mystifiés : qu'ils ne peuvent pas réaliser la totalisation des fins que la société, sincèrement et hypocritement à la fois, leur propose : tel l'Algérien. Il n'y a que les sujets qui puissent faire l'expérience « morale » : F. Rauh) que les institutions qui leur sont présentées se contredisent dans son temps de vie et de mort - le travail gênant la famille, la famille gênant la culture, la culture gênant la politique, etc... Il n'y a donc qu'eux pour dessiner le projet d'un temps de vie qui réconcilie leurs conduites sociales : projet élaboré à partir d'un imaginaire individuel dans le tissu des idéologies en concurrence. Il n'y a qu'eux : en groupes inévitablement opposés.

S'ils ont ce pouvoir, c'est sans doute parce qu'ils ont été mis en mesure, dans la socialisation de leurs conduites, de s'orienter vers la coordination de leurs visées, par des activités d'objectivation de leurs aliénations, de signification de leurs actes. Mais c'est aussi parce qu'ils s'interrogent sur les apports de cette socialisation, qu'ils doutent de la valeur des modèles qui leur sont imposés, qu'ils en ressentent les insuffisances, dans des crises dont les sources se trouvent dans les contradictions internes aux processus de la socialisation elle-même.

Ces crises ont commencé au niveau de la subjectivation primaire, elles sont présentes dans la formation de la personnalité sociale avant de révéler toute leur signification au niveau de la personne. C'est une tâche essentielle pour le psychologue de les explorer : elles sont le moteur du mouvement en spirale des sujets aux institutions.